

# LASSIE PARISIENNE



LE LANGAGE DES FLEURS

LE CHRYSANTHÈME :



MÉLANCOLIE

# LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

REDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone Outenber 48-59

## ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

**GOUTTES  
DES COLONIES**

**DE CHANDRON**

CONTRE

**MAUVAISES DIGESTIONS,  
MAUX D'ESTOMAC,  
Diarrhée, Dysenterie,  
Vomissements, Cholérine**

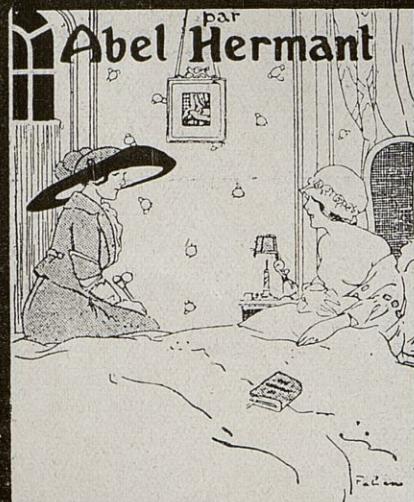
**PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE  
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.  
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

## SAVON DÉNTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

## LE SECOND TOURNANT



EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE  
29 rue Tronchet  
PARIS

Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

**OMNIA-PATHÉ** A côté des Variétés  
5, Boulevard Montmartre, 5  
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS  
*La Projection la plus parfaite*  
FAUTEUIL, 1fr.; RÉSERVÉ, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)  
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

## MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

### RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Prefet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20<sup>e</sup> année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

### AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AUTOS rapides 1915 pr tous voyages. Leçons sur autos modernes. Autos Roy, 46, boul. Magenta. T. Nord 66-23.

### DIVERS

M<sup>e</sup> MEY, 5, rue Guersant. Cartes, tarots. Consultations tous les jours. Dimanches et fêtes.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M<sup>e</sup> IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

ROBES, MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

MODES, DERNIÈRE CRÉATION. Prix de guerre. ANDRÉE, ex-première gr. maison, 32, rue Vignon.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M<sup>e</sup> ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.

ANDREA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

CORSETS LADIV, 11, r. Caumartin, Extra-léger, forme d'après l'anatomie. Prix très modéré.

**GERMANDRÉE**

EXPOSITION UNIVERSELLE 1900 : MÉDAILLE D'OR

BRÉVETÉ S.G.D.G.

Secret de Beauté d'un parfum idéal, d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau HYGIÈNE & BEAUTÉ

MIGNOT-BOUCHER 19, rue Vivienne PARIS

**Gouttes Livoniennes**

de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

**Joyam** PÂTE pour Chaussures et tous cuirs.

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoi franco sur demande son dernier Catalogue.

**BIJOUX N'ACHETEZ PAS ACHAT**  
GESSELESS, 20, rue Daunou. Tél. Central 94-09.

**ARTISTIC** PARFUM GODET

Accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

**La Photographie Reutlinger**

21, boulevard Montmartre. Paris

## ESTAMPES

Catalogue spécial illustré d'Estampes galantes en couleurs de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER, NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

### "LES PÉCHÉS CAPITAUX"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER. Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"

Pochette de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER. Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL. Enorme succès. 27<sup>e</sup> mille. Franco : 3 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

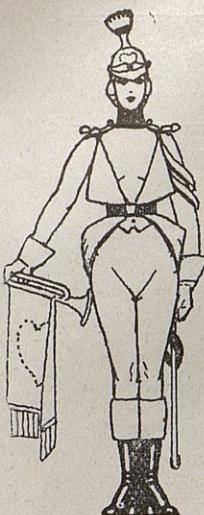
Pour les **PERMISSIONNAIRES**  
LA PHOTOGRAPHIE D'ART FÉMINA fait des Cartes Postales gravure à 8 Frs - la Douzaine

90, Champs-Elysées

**BIJOUX** Plus haut Cours COMMISSION ACHAT  
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

BISCUITS et ts produits pr soldats et prisonniers. Catalog. fco. E. Poinset, 46, bd Magenta.

## ON DIT... ON DIT...



## Le voyage épique.

M. Edmond Rostand, M. Maurice Barrès et M. Edmond Hurecourt viennent, on le sait, d'aller rendre visite à nos héroïques poilus du front. Un certain Polybe, qui signa jadis Joseph Reinach, les accompagnait ainsi que M. Fernand Lüdet, directeur d'une revue, petite quant au format.

A ces visiteurs de marque, l'on fit voir surtout des... états-majors. C'était la consigne. L'autorité supérieure avait, en effet, sagement estimé qu'il n'était pas nécessaire de faire écrabouiller inutilement ces hauts personnages par d'intempestifs shrapnells... Mais le destin est le maître, comme eût dit feu Paul Hervieu! Au moment même de leur descente de voiture, ces messieurs eurent la peu joyeuse surprise de voir exploser, à cent mètres d'eux, une marmite de gros calibre. Son sifflement enthousiasma M. Edmond Rostand qui s'écria, en amateur :

— Quel bruit tendre!... Quel roucoulement!... Quel chant!... M. Fernand Lüdet ne fut pas de cet avis...

M. Barrès est un habitué du front, où il est toujours accueilli avec déférence et sympathie par les poilus. Mais, cette fois, il passa pour ainsi dire inaperçu. Les soldats, aussi bien que les chefs, n'eurent d'yeux et d'oreilles que pour M. Rostand.

Instinctivement, les troupiers se mettaient au garde à vous devant l'auteur de *l'Aiglon*. Lui, semblait confus de tant de respect. On sait pourtant que, de coutume, il supporte assez allègrement sa renommée; mais ce n'est pas une gloire ordinaire pour un poète que d'être salué par des soldats de France, au fond d'une tranchée! Il distribua force cigarettes, eut pour chacun un petit mot gentil et affectueux.

A Thionville, une aimable et accorte patissière offrit à M. Edmond Rostand un bouquet simple, mais ravissant. Et la patissière reçut en échange deux bons baisers fort cordiaux.

En Lorraine, un confrère... modeste du poète, — pour le moment soldat de deuxième classe, — lui fit don d'un briquet, confectionné par lui avec une balle allemande.

M. Edmond Rostand avait revêtu pour ce voyage épique, au meilleur sens du mot, et si émouvant, un complet anglais de la plus parfaite et de la plus sobre élégance. Par exemple, il avait moins heureusement choisi ses bottines. C'étaient de légers souliers effilés, en peau de daim. Ils ne résistèrent pas aux pentes farouches du Honneck et notre poète dut, chez un méchant cordonnier de village, faire emplette d'une paire de brodequins de facteur. Mais ce ne fut là qu'une très petite mésaventure dans un très beau voyage.

## Le miroir gastronomique.

Jamais Londres n'aura applaudi autant d'artistes françaises que pendant cette année de guerre; comédiennes, ballerines, grandes et petites étoiles sont accueillies par nos amis d'Outre-Manche avec égale sympathie: les journaux et les magazines vantent à qui mieux mieux leur talent; à défaut de leur talent, leur grâce; à défaut de leur grâce, leurs toilettes, ou leurs excentricités... L'enthousiasme de nos alliés est très indulgent!

Dernièrement il s'agissait de Mlle Gina Palermi. Il paraît que cette charmante personne a eu beaucoup de succès dans une revue du « Palace »; du moins son succès lui parut mérité d'être célébré par un magnifique dîner, auquel furent conviées toutes les notabilités des théâtres londoniens. Ce fut un vrai festin, dont les gazettes ont relaté les agréments, la belle ordonnance, le menu délicat, les toasts, les chansons; mais ce qui a fait la gloire de Mlle Gina Palermi c'est l'idée qu'elle eut de servir le dîner sur un immense miroir: les convives tout en mangeant et en causant pouvaient s'admirer continuellement. Il n'y eut personne qui n'en fut charmé. Un invité appela ce banquet, désormais historique, le *Festin de l'admiration mutuelle et réfléchie* et le mot qui a fait fortune fera peut-être aussi celle de notre ingénieuse compatriote.



## On nous écrit du Brésil...

Croyez-vous au « mauvais œil »? Les Brésiliens y croient, eux, très fermement, et jugez de leur appréhension, de leur malaise, de leur frayeur, quand, il y a quelques années, le hasard des combinaisons politiques leur donna en M. Hermès de Fonsca un président qui passait pour avoir le « mauvais œil ». Ne souriez pas! Nous ne vous racontons rien que de très sérieux. Le président Hermès de Fonsca a dû à la fois sa force et son impopularité au privilège mystérieux qu'on lui attribue de porter la guigne (*turucubaca*, comme on dit en portugais). Or, écoutez la nouvelle qui nous vient de Rio-de-Janeiro et réjouissez-vous!

Pendant la dernière année de sa présidence, M. Hermès de Fonsca se maria, non avec une Brésilienne (aucune n'eut osé affronter un si terrible époux) mais avec une noble dame allemande. Mme de Fonsca, peu aimée du populaire, n'osait guère sortir de chez elle; elle finit pourtant par s'y risquer et tenta une promenade à cheval aux environs de Petropolis. Et ce qui devait arriver, arriva: elle tomba de sa monture et se cassa la jambe. La guigne opéra!

Et voici que pour se faire opérer — car la fracture est compliquée — la dame a décidé de confier sa jambe à des docteurs boches. L'ex-président et sa femme vont donc partir pour l'Allemagne, la chose est décidée et tous les Brésiliens exultent. Ils ont l'impression d'être débarrassés d'un danger public et, comme ils aiment la France, ils sont ravis de voir ce danger transféré à Berlin.

Nous aussi! C'est avec plaisir que nous observerons chez nos ennemis les mystérieux ravages du mauvais œil de l'ex-président.

## C'est la faute des Zeppelins!...

A la suite des nombreux raids de zeppelins sur les côtes anglaises, tous les ports britanniques sont plongés, dès la tombée du jour, dans une obscurité absolue. Nulle lumière dans les rues, pas plus que dans les maisons ou les hôtels.

Ces ténèbres réglementaires ont occasionné récemment une assez piquante histoire. Un colonel, arrivant, le soir, dans une ville balnéaire, naguère fort mondaine mais aujourd'hui transformée en une vaste caserne, alla chercher gîte dans le principal hôtel. Hélas! toutes les chambres étaient occupées. A force d'insister le colonel finit par apprendre du portier qu'il restait bien un lit disponible, mais dans une pièce où dormait déjà un capitaine. Un lit: c'était tout ce qu'il fallait, et deux soldats ne sauraient être gênés de coucher côté à côté.

Notre colonel se fit donc conduire dans la chambre, s'y glissa sans bruit et, respectueux des règlements de police, se déshabilla dans l'obscurité. Il passa une fort bonne nuit, mais, le lendemain matin, s'étant réveillé de bonne heure, quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir, sommeillant encore dans le lit voisin... une femme! Oui, une femme, qui était en même temps capitaine... de l'Armée du Salut, comme en témoignait sa tunique galonnée, étalée sur un fauteuil.

On n'a pu nous dire la fin de l'histoire; nous voulons croire qu'elle n'eût rien de dramatique.

## L'aubaine d'Escale.

En Angleterre on désigne fort souvent les chirurgiens par le prix de leurs consultations. C'est ainsi qu'on dit couramment: un chirurgien d'une guinée ou un chirurgien de deux livres, etc...

Or, dernièrement, un des chirurgiens parisiens les plus appréciés, qui appartint longtemps à l'hôpital Saint-Louis, le docteur Gobert, était appelé en consultation par un de ses confrères auprès d'une Anglaise qui était tombée malade à Paris. Celui-ci fit la présentation:

— Le docteur Gobert, chirurgien de Saint-Louis...

Et la cliente, croyant qu'il s'agissait du prix de la consultation, substitua aussitôt au billet de cinquante francs préparé d'avance dans une enveloppe un billet de cent francs.

## LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE "LA VIE PARISIENNE"

L'IMMENSE succès de la collection des ESTAMPES ARTISTIQUES DE "LA VIE PARISIENNE" nous a encouragés à l'enrichir d'œuvres nouvelles dont

**QUATRE VIENNENT D'ÊTRE MISES EN VENTE** et ont été accueillies aussitôt par les amateurs de jolies gravures, avec plus de faveur encore que les précédentes.

A l'heure actuelle, nos *Estampes artistiques* sont au nombre de vingt.

Les seize premières ont été réunies dans un très élégant portfolio et forment une série intitulée :

### DE LA BRUNE A LA BLONDE

qui est vendue, dans nos bureaux, au prix de 12 francs, et est expédiée franco, par poste recommandée, à toute personne qui nous en adresse la demande accompagnée de la somme (en mandat-poste ou chèque) de 18 francs pour la France ou 18 fr. 50 pour l'Etranger. (*Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.*)

LE CHAPEAU NEUF



LE CHAPEAU NEUF

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

### CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

### TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> cl. pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train, des affiches apposées dans les gares indiquent les

trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25

LE COQUET PRÉTEXTE



Avez-vous remarqué que les fermes dont la jambe est bien faite sont les seules dont les souliers se dénoient dans la rue... Ce que la femme lace, le diable le délace, et l'amour s'y déloge.

LE COQUET PRÉTEXTE

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

Chaque estampe de la série DE LA BRUNE A LA BLONDE peut être vendue séparément au prix de UN franc (franco par la poste, 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger).

Les quatre estampes nouvelles sont vendues séparément au même prix (1 franc dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco par la poste pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger). En voici les titres :

*Le chapeau neuf;* — *Le petit accroc;*  
*Le songe d'une nuit de Carnaval;* — *Le coquet prétexte.*

Toutes nos estampes artistiques sont imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur). La grâce de leur sujet, leur mérite artistique et leur perfection typographique les rendent dignes d'être encadrées pour décorer une chambre, un boudoir ou un fumoir.

**Adresser toutes les demandes, les mandats-poste ou les chèques à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE,  
29, rue Tronchet, Paris.**

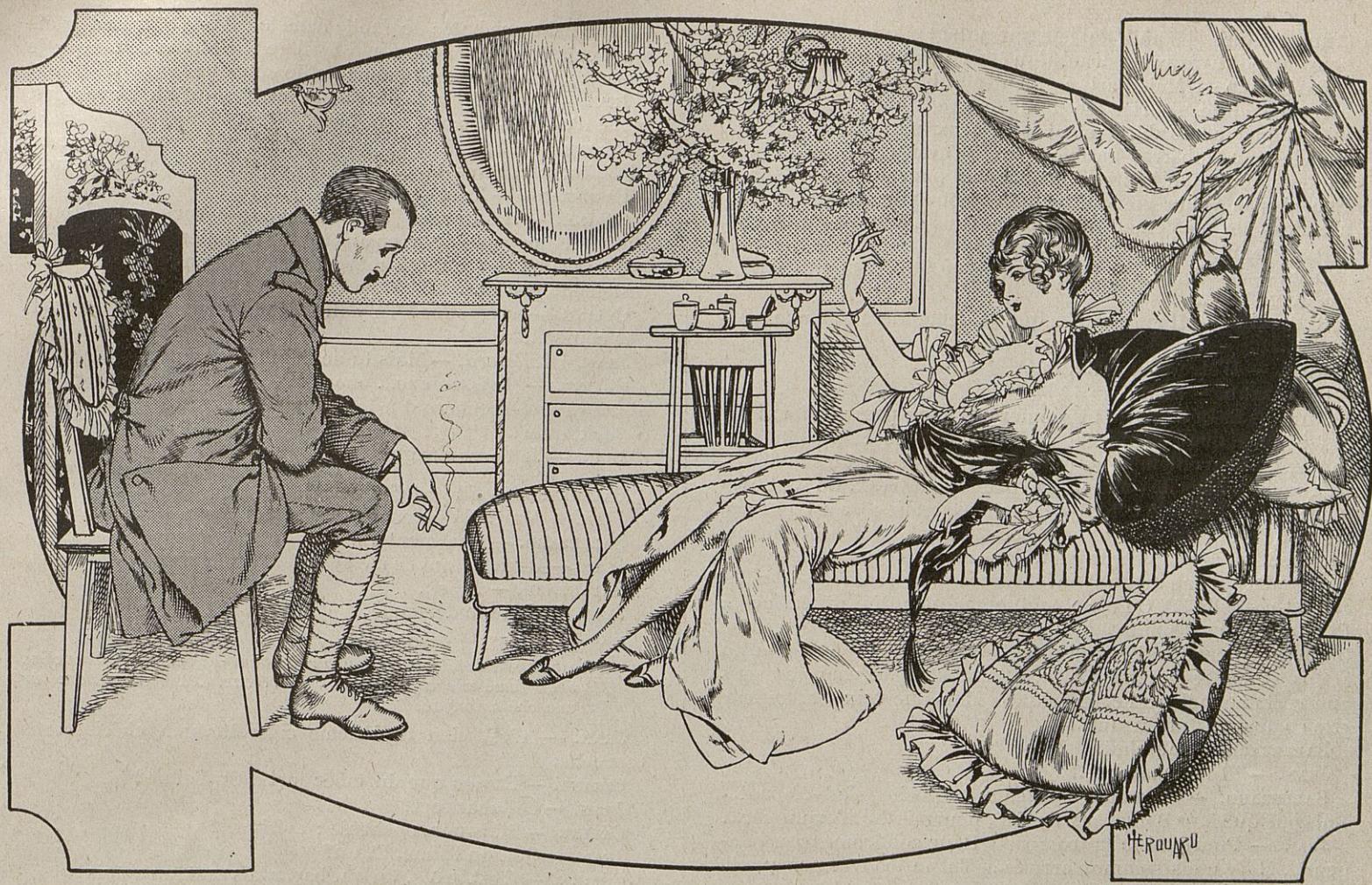
par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

### LE PLUS JOLI LIVRE D'AMOUR

### *Le Plaisir Tendre*

par Marcel LAFAYE

En vente chez tous les Libraires : 3 fr. 50  
(Envoi franco par la poste à toute personne qui en fera la demande à M. le Directeur de La Vie Parisienne.)



## QUINZE JOURS DE "CONVALO"<sup>(\*)</sup>

ou LE RETOUR DE DON JUAN

*Sur les grands boulevards.*

BALLEZARD. — Où allons-nous donc ?

JEAN. — Chez Elle.

BALLEZARD. — Chez ton ancienne femme ?

JEAN. — Non. Je te dis chez Elle, avec un E majuscule.

BALLEZARD. — J'y suis ! Tu m'en parlais souvent, là-bas, de l'E majuscule... Mais ne crains-tu pas que je te dérange, à la fin ?

JEAN. — Nullement, ma vieille ! Je tiens à ce que nous nous séparions le moins possible, pendant ces quinze jours. Unis dans le danger, unis dans les plaisirs ! Et puis je t'avouerai que je me sens un peu dépayssé au milieu de tout ce qui était ma vie autrefois. Ta présence me rassure...

BALLEZARD. — On patrouille...

JEAN. — Mais il n'y a rien à craindre de l'ennemi.

BALLEZARD. — Des fois...

JEAN. — Tu verras, tu verras ; c'est une personne extraordinaire. Oh ! elle s'appelle tout simplement Céline Beigneaux. Bien que libre, elle n'a pas pris de pseudonyme. Elle était Céline Beigneaux, elle est restée Céline Beigneaux, tout spirituellement. Mais elle n'est Céline que pour moi.

BALLEZARD. — Veinard !

JEAN. — Ne ris pas ; c'est très sérieux...

BALLEZARD. — Alors tu es allé chercher du sérieux en dehors de chez toi ? Moi, il me semble...

JEAN. — Je suis un sentimental. Céline m'a justement séduit par tout ce qu'elle a de réserve, de distinction, de finesse dans l'intelligence. Je ne te raconterai pas son histoire... D'abord, ce serait trop long et puis tu ne me croirais pas.

BALLEZARD, *indulgent*. — Mais si !

JEAN. — Une série de hasards, de vicissitudes ont jeté Céline

dans mes bras, à un de ces moments d'hésitation où il semble qu'on ferait mieux de renoncer, de laisser les dames et d'étudier les mathématiques, comme disait l'autre... Un de ces soirs, où toutes les musiques ont des larmes et tous les parfums des souvenirs, je dansais avec la mort dans l'âme... elle dansait pour s'étourdir...

BALLEZARD. — Vous avez dansé ensemble...

JEAN. — J'avais besoin d'une tendresse. Tu as vu ma femme... Oui, c'est entendu, j'ai eu tous les torts... tous les torts graves... elle a eu tous les petits torts, les torts insignifiants — les seuls qui comptent... Enfin je suis allé la voir, l'autre jour... J'ai bravé tous les préjugés, étouffé en moi toutes les rancunes, j'ai risqué un camouflet et elle m'a reçu... tu as vu, hein ? Toujours cette politesse impassible... Ah ! elle est maîtresse d'elle-même, celle-là !...

BALLEZARD. — Préférerais-tu qu'elle fût la maîtresse ?

JEAN. — Un glaçon !

BALLEZARD. — Elle ne pouvait pas te sauter au cou.

JEAN. — Je te vois venir : à l'instar de Griotte, tu vas essayer de me persuader qu'elle a caché son jeu, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, etc., etc. Je connais la chanson ! Mon ami, Germaine est imperturbable, sereine et glaciale, sans défauts plaisants et avec toutes les qualités désagréables. Et quand nous avons été en face l'un de l'autre, moi chargé de tous mes remords et de mon émotion ; elle forte de toutes ses vertus et de son insensibilité, j'ai trouvé que la victime n'était pas toujours celle que l'on pensait... Que veux-tu ? Je tiens à jouer mon rôle d'homme : j'ai besoin de protéger, de bercer, de consoler...

BALLEZARD. — Ne t'énerve pas ! Songe à M<sup>e</sup> Beigneaux. Est-ce qu'elle habite très loin ?

JEAN. — Nous y serons dans cinq minutes. Elle a choisi une petite rue discrète, provinciale. Tout bruit l'effraie ; le roulement

(\*) Suite. Voir *La Vie Parisienne*, n° 45.

d'une voiture, la nuit, la fait sursauter ; elle me répète très souvent : « Voyez-vous, Jean, je n'étais pas faite pour Paris. »

BALLEZARD. — Mais Paris est peut-être bien fait pour elle.

JEAN. — Elle n'a rien de petite-femme, rien d'évaporé. Elle m'a soigné admirablement il y a deux ans, quand j'ai été malade... un embarras gastrique qui m'avait cloué au lit pendant quarante-huit heures. Cela m'a suffi pour apprécier Céline. Elle n'a pas voulu me quitter une seconde et, toutes les cinq minutes, elle me demandait : « Jean, vous n'allez pas mieux ? »

BALLEZARD. — Elle ne te tutoie pas ?

JEAN. — Jamais tu n'as vu quelqu'un de plus réservé, de plus timide, même...

BALLEZARD. — Il me semble que je demanderais à une maîtresse...

JEAN. — D'être plus fantaisiste ?

BALLEZARD. — Dame ! ...

JEAN. — Es-tu assez de Langoulevent, mon pauvre vieux ! Tu te fais de ce que l'on appelle un fêtard l'image la plus fausse. J'excepte, bien entendu, les jeunes sots qui cassent les assiettes en souplant. Mais les autres, les pauvres autres... Ce sont des inquiets, tout simplement. Ils cherchent, mais ce n'est pas par plaisir ; c'est parce qu'ils n'ont point trouvé. Et ils s'obstinent. Ils savent qu'il y a quelque part, dans un coin ignoré, des yeux, une bouche et une âme qui ont été créés pour eux... Est-ce celle-ci ? Est-ce celle-là ? On n'en peut juger qu'après expérience... Et l'on n'est pas homme à se contenter d'un petit à peu près. Il s'agit de dénicher l'oiseau rare, l'élué ! Ah ! cela demande du temps et des recherches ! Et ces recherches ne vont pas sans une certaine mélancolie, je t'assure. Mais une voix secrète leur crie comme au Juif Errant...

BALLEZARD. — Marche ! ...

JEAN. — Et l'on marche...

BALLEZARD. — On a cinq sous dans sa poche, n'est-ce pas ! ... Mais puisque M<sup>e</sup> Beigneaux t'a fixé, pourrais-tu m'expliquer...

JEAN. — Pourquoi je la trompais ? Pour confirmer mon bonheur... Mais nous sommes arrivés... Tu ne trouves pas que la maison a déjà un air comme il faut ? ...

BALLEZARD. — Il ne doit pas y avoir souvent de soleil...

JEAN. — Tu vas le voir, le soleil. (A la concierge :) Bonjour, Madame Pannetaux.

LA CONCIERGE. — Ah ! par exemple ! Monsieur ! Ce que madame va être contente ! Je demandais tous les jours des nouvelles de monsieur. Et quand j'ai appris que monsieur allait avoir sa petite convalescence, j'en ai été toute pénétrée, pour madame qui se rongeait le sang, si je puis dire.

JEAN. — Grimpons.

*Cinq étages. Une femme de chambre à l'aspect rigide et aux prunelles enflammées des capteuses d'héritage. Elle est bienveillante, avec une nuance d'autorité et de protection et l'on devine l'importance de son rôle. Petit salon, où brûle un énorme feu de bois. Mobilier d'une richesse provisoire. Parait Céline : un tourbillon blond et rose qui s'abat contre la poitrine de Jean.*

CÉLINE. — Ah ! mon poilu ! mon poilu !

JEAN, interloqué. — Ma chérie... Permets-moi de te présenter...

CÉLINE. — Une bise, ma loute...

JEAN. — Voilà. Ma chérie... Mon ami Ba...

CÉLINE. — T'occupe pas du chapeau de la gamine... C'est un poteau, c'est un poteau, voilà ! (A Ballezard :) Bonjour vieux ; ça va ?

BALLEZARD. — Et moi aussi, madame, je vous remercie...

CÉLINE, à Jean. — Que je te regarde au moins ; t'es amoché, t'es mal foutu, t'es superbe ! Un verre de pinard ?

JEAN. — Non merci...

CÉLINE. — Pourquoi que t'as pas voulu que j'aille te voir à l'hôpital, dis, qu'y dit ?

JEAN. — Je ne me trouvais pas assez joli.

CÉLINE. — Tais-toi mon cœur ! On te connaît ! Monsieur me remplaçait. (A Ballezard :) Pas vrai, vieux ?

BALLEZARD. — Mais non, madame ! Si vous saviez...

CÉLINE. — Je sais que vous avez l'air gelé, tous les deux.

JEAN. — Non ma chérie, mais...

CÉLINE. — Mais quoi ?

JEAN. — Je...

CÉLINE. — J'y suis. Tu ne me trouves pas assez distinguée ! Qu'est-ce que tu veux ma totote, je parle comme ça me vient... On retire son corset, on se met à son aise et je te fume du perlot

et je te fiche une bolée de gnolle dans le cahoua et quand je dis à ma cuistote : « Apportez-moi le singe », c'est pas de toi que je cause, ma louloute, c'est de ma petite côtelette !

JEAN. — Ce qu'il y a de plus amusant, c'est qu'elle n'avait pas, jadis, d'expressions assez choisies...

CÉLINE. — T'en fais pas ! Ça reviendra ! Mais grouille un peu... (A Ballezard :) Dites donc, vieux, est-ce qu'il vous parlait de moi ?

BALLEZARD. — Tout le temps.

CÉLINE. — Maintenant j'ai assez vendu ; je vous passe le crachoir. Ce que vous devez en avoir à me raconter !

BALLEZARD. — Jean s'en chargera. Moi j'ai une course à faire, justement, par ici...

CÉLINE. — Mignonne ! Tu y diras bien des choses de ma part, à ta course...

JEAN, à Ballezard. — Mais tu ne m'avais pas parlé...

CÉLINE. — Laisse-donc... monsieur reviendra quand quatre plombes se décrocheront à la dégoulinante, sur le coup du five o'clock, quoi !

JEAN. — Je t'accompagne...

*Dans l'antichambre.*

BALLEZARD. — Elle est charmante.

JEAN. — Vrai ? Tu ne me dis pas cela pour me faire plaisir ?

BALLEZARD. — Charmante...

JEAN. — Reviens tout de même vers deux heures.

BALLEZARD. — Mais...

JEAN. — Je te le demande.

BALLEZARD. — Entendu...

*Changement de décor. Le boudoir attenant à la chambre à coucher. Jean fume une cigarette d'un air rêveur. Céline est étendue sur une chaise longue.*

JEAN. — C'est bien ta dixième cigarette, ma chérie, sans reproche.

CÉLINE. — Et rien que du tabac fort... On l'aime ?

JEAN. — Le tabac fort ?

CÉLINE. — Mais non, pochetée : mézigue ?

JEAN. — Oui, on l'aime. Et toi ?

CÉLINE. — C'est drôle, toi qui bavardais tant, autrefois !

JEAN. — Dame, tu sais depuis quatorze mois on s'est habitué à agir...

CÉLINE. — Alors on y met un bouchon ?

JEAN. — Précisément.

CÉLINE. — Tu diras que je suis curieuse, mais il y a une chose que je voudrais bien savoir... Est-ce que ton ancienne femme s'est occupée de toi ?

JEAN. — Non.

CÉLINE. — Pas du tout ?

JEAN. — Pas du tout.

CÉLINE. — On l'aime ?

JEAN. — Qui ?

CÉLINE. — Mézigue ?

JEAN. — Mais oui, mon petit.

CÉLINE. — On est content de son petit toto ?

JEAN. — T'es bête... C'est étonnant que Ballezard ne soit pas encore là !

CÉLINE. — Mais il n'est que deux heures !

JEAN. — Oh ! il n'attendra pas quatre heures pour revenir.

CÉLINE. — On dirait que tu t'ennuies après lui.

JEAN. — Quelle idée !

CÉLINE. — C'est ton nouvel ami ? ...

JEAN. — Oui.

CÉLINE. — Et tes anciens copains, alors ?

JEAN. — On pense à eux comme à des gens très gentils, mais qu'on a perdu de vue depuis très longtemps. Entre Ballezard et moi, il y a tant de joies, de souffrances éprouvées en commun... Et si tu savais quel cœur, quel dévouement magnifique ! Quelle finesse dans la simplicité !

CÉLINE. — T'en fais pas. Il arrive.

JEAN. — Nous allons être obligés de te quitter.

CÉLINE. — Pourquoi ?

JEAN. — Des visites.

CÉLINE. — Ecoute. Je ne demande pas mieux que de te laisser revoir les amis et connaissances. Mais promets-moi que tu ne chercheras pas à revoir l'Autre... Tu sais...

JEAN. — Encore !

CÉLINE. — Je suis futée. Je me méfie !

(A suivre.)

FLIP.

LA VIE PARISIENNE

Dessin de Gerda Wegener.

UNE INSCRIPTION SUR UN CHAMP DE BATAILLE



*La date ici gravée est la date indiscrete  
Non d'un combat gagné, mais d'un combat perdu,*

*Car la femme souvent a la fierté secrète  
De la tendre défaite où périt sa vertu.*



CASQUES HÉROÏQUES ET DÉBONNAIRES. — LE CASQUE DU POMPIER, AU FEU... DE LA RAMPE



LE CASQUE A MÈCHE  
entre le feu de l'amour et celui de la jalouse.

### LA MOUNETTE ET SES FLIRTS

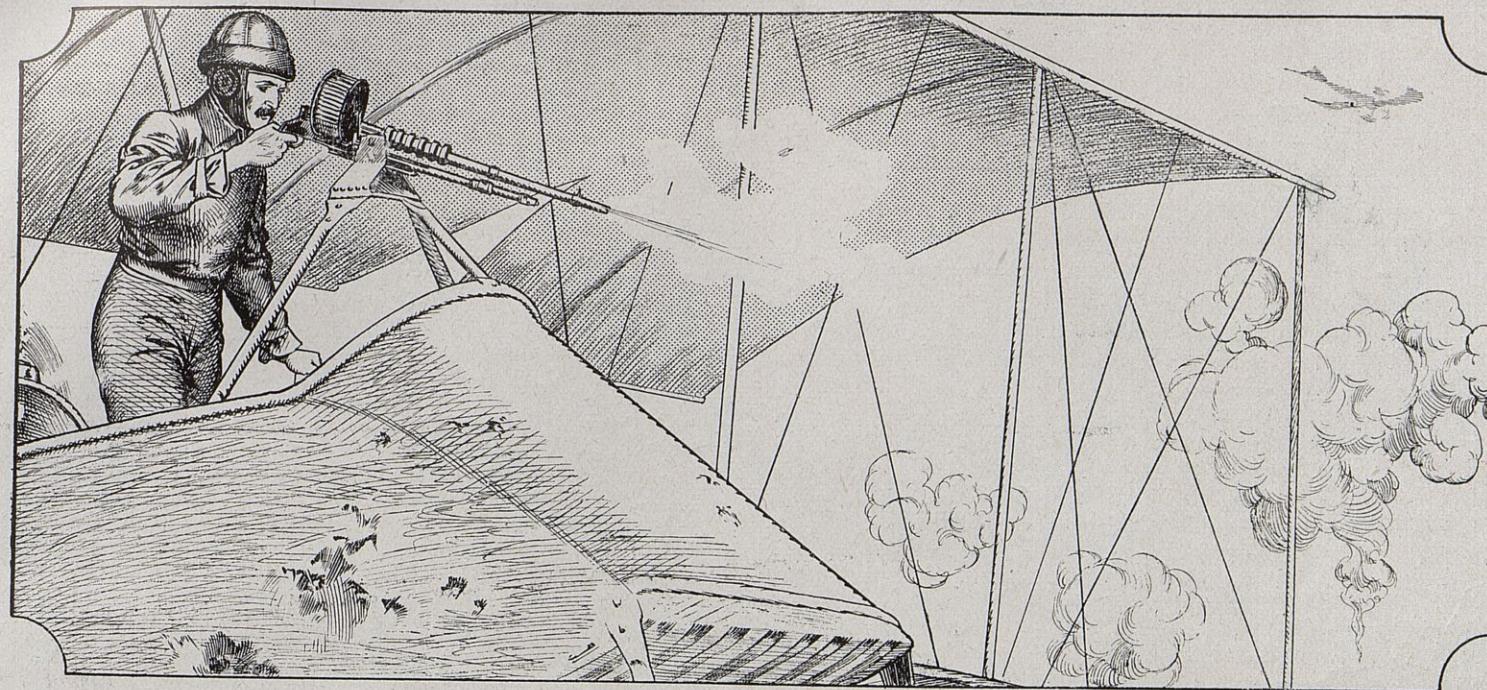
Mlle Germaine Didier avait un flirt. C'est une chose fort naturelle lorsqu'on est une fillette de dix-huit ans, aux yeux obliques sous une frange de cheveux dorés, aux fines lèvres roses arquées au-dessus d'un menton court, au museau voluptueux et gourmand de chatte... C'est ce museau friand qui avait valu à sa propriétaire le surnom de « la Mounette ».

Mlle Germaine Didier avait un autre flirt. Bien qu'énoncée clairement, une telle proposition se conçoit peu, car, en temps de guerre, le rôle des civils et des femmes est de ne point se faire remarquer, et, de même qu'un fonctionnaire ne peut cumuler plusieurs traitements, de même une jeune fille, eût-elle le facies d'un félin d'appartement, ne doit point multiplier ses préoccupations sentimentales. Il faut d'ailleurs une grande liberté d'esprit pour chasser deux lièvres à la fois: or, la lecture des communiqués officiels et l'étude, sur une carte muée en pelote à petits drapeaux, des alternatives russes d'avance et de recul, suffisent déjà à faire rêver les jeunes filles conscientes de leur rôle actuel. Et puis, n'est-ce pas? « qui trop embrasse mal étreint » dirais-je, si je ne craignais point de laisser supposer par ce vieux dicton que les relations de Mlle Didier et de ses flirts ne s'étaient pas toujours tenues dans les limites d'une absolue correction.

Le premier des deux élus était un midship dont la Mounette avait fait connaissance trois mois avant la guerre, en visitant un croiseur cuirassé, ancré dans la rade de Brest. La mince figure rasée, aux yeux brillants et réfléchis, de ce jeune homme l'avait fort impressionnée, tandis qu'il servait le thé, au carré des officiers, avec la maladresse charmante d'une jeune-fille-de-la-maison à ses débuts. La remise d'un ruban de soie noire, sur lequel le nom du navire se détachait en lettres d'or, avait pris une importance quasi rituelle et avait été le prétexte na-



La Mounette et sa modiste



LE CASQUE DE L'AVIATEUR, QUI BRAVE TOUTES LES FOUDRES DU CIEL ET DE LA TERRE

turel d'une lettre de remerciements, de la Mounette rentrée à Paris. Et une correspondance s'était établie entre la jeune fille et le midship, bientôt attendrie et pimentée par les dangers que courait ce dernier, désigné vers la fin du mois d'août pour tenir rang dans la brigade des fusiliers marins. Dixmude ! l'Yser ! Autant de noms qui revenaient souvent à l'esprit de la Mounette ; tandis qu'elle se représentait avec une certaine émotion le revolver d'ordonnance remplaçant la théière entre les fines mains de l'officier.

S'il était moins brillant, l'autre flirt de la Mounette avait sur son confrère l'avantage — ou le désavantage ; sait-on jamais, avec les femmes ? — de la priorité. Amédée Dulac, avocat stagiaire à la Cour d'appel de Paris, actuellement soldat de deuxième classe en Alsace, avait eu l'honneur et le plaisir de poser ses lèvres sur la nuque moite de la Mounette, en juillet 1913, à l'issue d'un match de tennis où ils avaient été deux partenaires victorieux. Les jeunes gens s'étaient revus quelquefois, l'hiver suivant, dans les bals où leur goût commun pour la valse les enlaçait, en réaction contre le tango, et, lors de la mobilisation, M<sup>me</sup> Didier avait bien voulu inscrire sur son petit carnet l'adresse militaire de l'avocat.

Cette jeune fille comprenait admirablement le rôle de ceux qui, restés à l'arrière, doivent fortifier le moral des combattants, et elle écrivait avec régularité aux deux jeunes hommes des lettres pleines de tendresse mal sous-entendue et de confiance dans le succès final.

Or, un matin que la Mounette venait d'écrire à ses flirts deux belles épîtres où la câlinerie, la retenue et l'impersonnalité se combinaient à doses égales, sa femme de chambre l'avertit qu'une personne demandait à lui parler de la part de Mathilde. Mathilde était la modiste de la Mounette. On peut faire attendre un parent ou un amoureux, mais pas une modiste ! La Mounette, lâchant son porte-plume d'ivoire, bondit vers le vestibule.

Les deux lettres restèrent en présence. Les feuillets, couverts d'une écriture violette et carrée, se mêlaient sur le buvard et les deux longues enveloppes s'opposaient, appuyées l'une

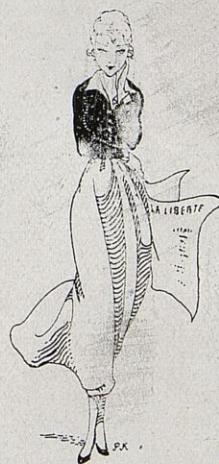


Le flirt n° 1



LE NOUVEAU CASQUE DE GUERRE

plus beau aux yeux des jolies Serbes que celui d'Achille



La lecture du journal

## SOIRÉES D'HIVER, SOIRÉES DE GUERRE





A. Dixmude

contre l'encrier d'ébène, l'autre contre le pied contourné de la lampe électrique et portative. L'enveloppe destinée à l'avocat s'affalait doucement, avec une familiarité un peu lourde; celle que le midship déchâterait avait la tenue raide qu'il est naturel d'avoir en service commandé...

— Vous comprenez bien que c'est insupportable! Voilà trois jours que j'attends ce chapeau et il n'y a encore que la carcasse!

La Mounette, furieuse, arpétait son petit bureau, suivie de l'ouvrière indifférente mais qui affichait une désolation polie.

— Madame regrette bien! Elle a dit que si Mademoiselle pouvait patienter jusqu'à demain...

— Evidemment! Toujours la même chose! Et mon concert pour les sourds-muets de la guerre!

Exaspérée et inattentive, la Mounette fit glisser la lettre à l'avocat dans l'enveloppe au midship et la lettre au midship dans l'enveloppe à l'avocat. Puis d'un doigt sec, elle cacheta sa correspondance, tandis que l'ouvrière tapotait les plis de sa jupe, le front baissé avec contrition, tout en pensant à autre chose...

Il y eut, quatre jours après, dans un boyau de boue où un fond d'eau stagnante pourrissait sous le soleil, un officier de marine qui sourit en lisant une lettre. Il la relut. Puis il regarda l'enveloppe, longuement. Alors il ne sourit plus. Les coins de sa bouche s'abaissèrent et creusèrent la peau du menton, comme chez un enfant qui va pleurer.

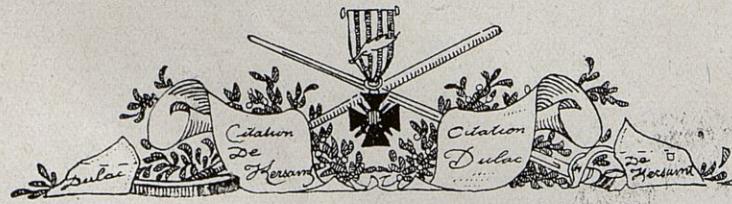
Le même jour, en Alsace, sur le revers d'un entonnoir au centre duquel des capotes déchirées, des armes tordues et des gorgousses vidées s'accumulaient, un soldat qui piochait s'arrêta pour lire une lettre. Et quand il l'eut parcourue, il la chiffonna, sans la relire, et l'envoya grossir le tas des choses à jamais inutilisables. Elle tomba sur une vareuse de soldat poméranien et y incrusta une boule blanche, aux arêtes de papier fripé. Le soldat, sans dire un mot, s'était remis à piocher, à grands coups pressés, comme pour creuser une fosse.

La Mounette s'était dit, un jour : « Qu'arriverait-il si, par accident, mes deux flirts apprenaient leur existence réciproque? » Elle chassa bien vite cette pensée importune, car elle savait que personne ne pouvait soupçonner sa double correspondance, et elle était bien assurée que les erreurs d'enveloppe ne se rencontrent jamais que dans les romans. Aussi fut-elle très étonnée de ne jamais recevoir de réponse aux tendres lettres de félicitations qu'elle expédia à ses flirts, après avoir lu dans le journal, le même jour — coïncidence rare! — cette double citation :

« De Kersaint (Olivier) enseigne à la compagnie de fusiliers marins, s'est emparé, le 26 juillet, à la tête de sa section, d'un ouvrage allemand fortement organisé, et s'y est maintenu, malgré de nombreuses contre-attaques. Blessé, a refusé de se laisser évacuer, donnant à ses hommes l'exemple d'un mépris absolu du danger. »

« Dulac (Amédée), soldat au régiment d'infanterie, s'est personnellement distingué, le 26 juillet, en reprenant avec sa compagnie les tranchées de première ligne de son bataillon, tombées au pouvoir des Allemands, et a fait preuve en toutes ces circonstances d'un mépris absolu du danger. »

ALBERT-JEAN.



## LA JUPE COURTE...



LE DIABLE EN AIME L'EFFRONTERIE

et c'est pourquoi toutes les coquettes s'en affublent.

## ... ET LA JUPE LONGUE



L'AMOUR EN PRÉFÈRE LE MYSTÈRE  
et c'est pourquoi les belles y reviendront bientôt.



### LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

#### VI. — Le théâtre et la ville (Suite.)

« Axiome : une pièce de théâtre n'a point d'existence véritable qu'à condition d'être représentée.

Cet axiome est faux.



« La production d'une pièce exige le concours de plusieurs personnes. Il n'y a pas que les interprètes qui comptent. Le souffleur a aussi de l'importance; puis le secrétaire général du théâtre, les machinistes, les actionnaires, qui placent leur argent à fonds perdus et qui placent aussi leurs maîtresses; les couturiers, les modistes, le lieutenant des sapeurs-pompiers, trois ou quatre prêteurs à la petite semaine, le directeur. On les cite à peu près dans l'ordre.

Il y a aussi l'auteur, qui a fait quelquefois la pièce, et de qui on ignore le nom.

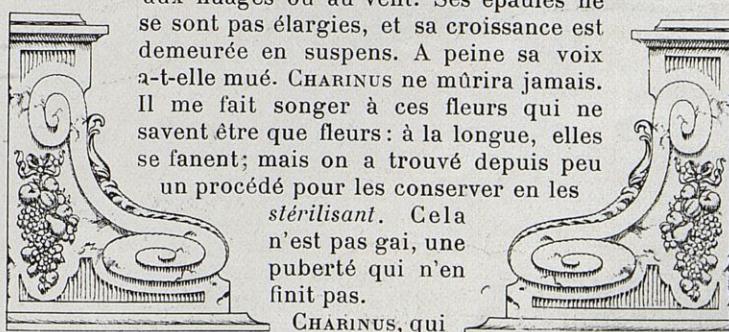


« CHARINUS est un jeune garçon. Le jour qu'il eut son premier prix, les auteurs s'aviserent qu'ils allaient pouvoir remettre sur la scène l'adolescence, qui en est ordinairement exclue, et qui a son charme au théâtre comme à la ville. L'on s'arracha ce CHARINUS, qui fut d'abord, pour cette raison, dispensé du service militaire. Il joua, dès sa dix-neuvième année, des rôles de quinze à dix-huit ans : à trente ans, il les jouait encore, il recommençait de les jouer après la guerre et jusqu'à sa retraite. N'avons-nous point jadis entendu Rosalinde crier *Maman !* passé la soixantaine, mieux qu'elle ne faisait bien avant sa majorité ? Ce phénomène est plus rare chez les mâles. Mais on n'a point dit que CHARINUS fût un mâle : c'est un jeune garçon, pour la vie.

Cette destinée n'est point enviable. La carrière amoureuse de CHARINUS est déterminée par son emploi, et elle ressemble à ces livres de débutants qui ont cent pages de préface pour dix pages de texte. Lorsque son cœur palpite, il ne sait trahir son émoi que par l'hypocrisie d'un long regard et par une agitation de la poitrine. Le seul nom de la *volupté* le fait tressaillir ; mais, s'il dit *Je vous aime*, on ne le prend point au sérieux, et il est réduit à le dire tout seul, en courant dans le parc, aux arbres,

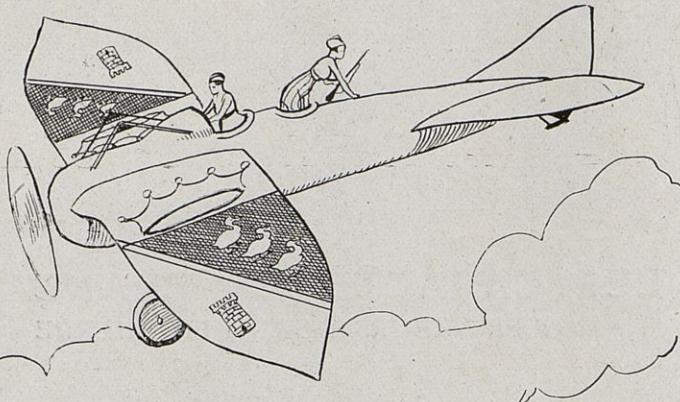
aux nuages ou au vent. Ses épaules ne se sont pas élargies, et sa croissance est demeurée en suspens. A peine sa voix a-t-elle mué. CHARINUS ne mûririra jamais. Il me fait songer à ces fleurs qui ne savent être que fleurs : à la longue, elles se fanent; mais on a trouvé depuis peu un procédé pour les conserver en les stérilisant. Cela n'est pas gai, une puberté qui n'en finit pas.

CHARINUS, qui

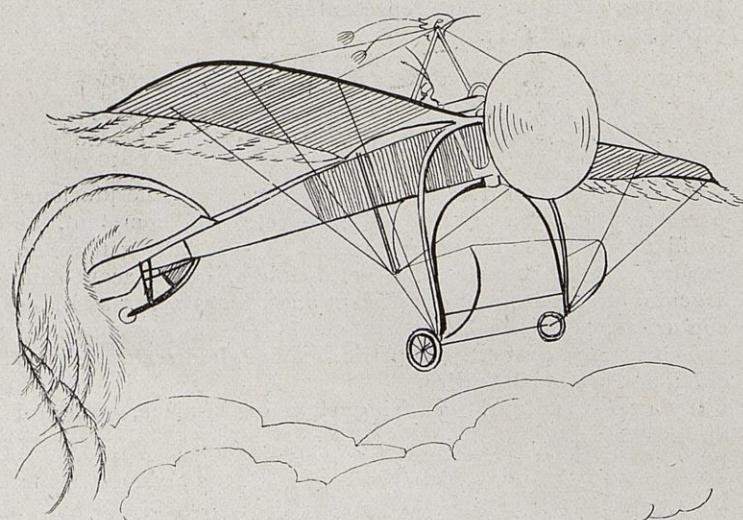


## POUR NOS AVIATRICES

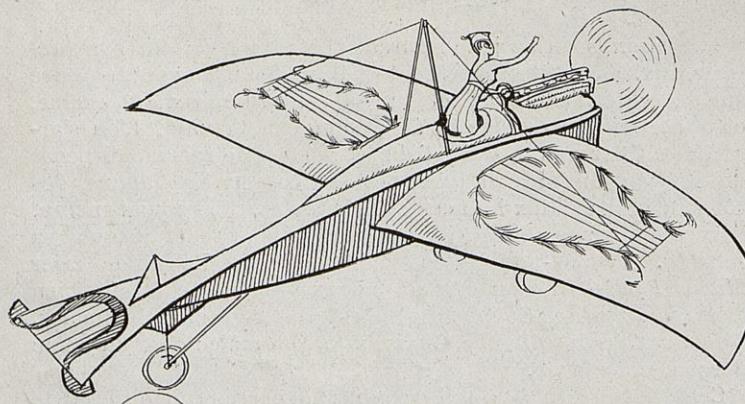
QUELQUES PROJETS D'AVIONS SYMBOLIQUES



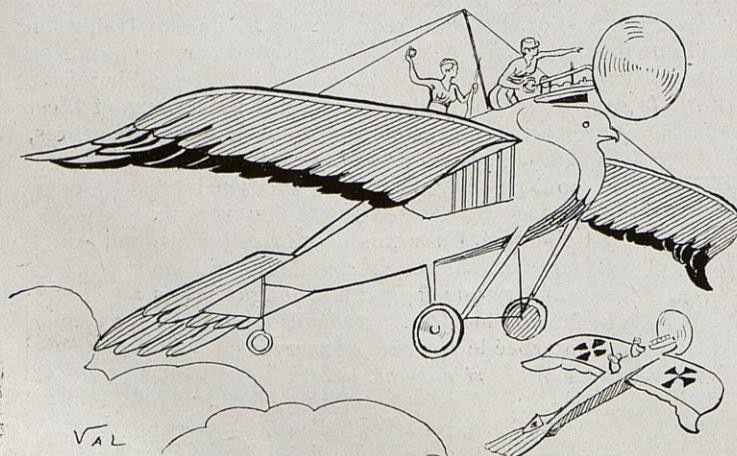
Pour les dames du noble Faubourg : un vélivole héraldique.



Pour les élégantes : un avion de Paradis.



Pour les femmes de plume : un avion-lyre.

Pour les ferventes de Vénus : une colombe à hélice.  
VAL

n'est pas seulement un jeune garçon, mais de surcroît un bon jeune homme, à toutes sortes de bons sentiments, et entre autres il aime bien son pays. Il s'est réjoui sincèrement, le 2 août, de n'être point appelé, sa modestie lui commandant de croire que, sur les champs de bataille, il serait moins une aide qu'un embarras. La commission des trois médecins n'en a pas jugé de même, quand elle a contrôlé les réformes, et CHARINUS, qui n'avait point pour le moment de pièce à créer, a été expédié dans un camp d'instruction. De vieux sergents lui ont appris à charger le fusil Lebel, et à manier l'arme blanche sans réciter :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?  
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans.

CHARINUS a plus souffert dans ce camp d'instruction que les anciens volontaires d'un an, qui sortaient des jupes de leur mère. Mais il a vu de près des soldats qui ont l'âge qu'il paraît, et il a eu honte de sa fausse jeunesse de théâtre. Il a souhaité devenir un homme : il l'est devenu au front. Il a connu la peur, et il l'avoue, d'autant qu'il ne la connaît plus. Il a flairé la mort, et il a dit : *N'est-ce que cela ?* lui qui tombait en syncope à la vue d'un mort dans son lit. Il a enduré les pires fatigues et les pires dangers, plus facilement qu'il n'avait renoncé à se mettre du rouge aux ongles et aux lèvres. Il vient de recevoir la plus belle récompense et qu'il n'osait point espérer : il a passé quatre jours, en permission, à Paris, et sur le Boulevard, où ses traits sont populaires, nul ne s'est retourné, nul n'a dit *C'est Charinus*. Cette indifférence lui a causé plus d'orgueil que les rappels et les applaudissements. Il ne se trompait donc point : il n'est plus lui-même ! Que lui pouvait-il arriver de mieux ?



On décrie le théâtre et on le taxe d'être un art inférieur. Il se peut que l'on n'ait point raison ; mais il est curieux que cette opinion soit soutenue par des auteurs du premier rang, et l'opinion contraire par des auteurs qui ne sauraient avoir aucune espèce de prétention.

Pourquoi les gens de lettres qui écrivent tour à tour des romans et des comédies, ajoutent-ils à leur titre d'hommes de lettres celui d'auteur ? N'est-ce donc point un même titre ? Cette distinction paraît subtile et désobligeante.

Un homme de génie ne saurait écrire dix lignes, les plus mal venues, où ne se trahisse point son génie : un grand auteur dramatique peut écrire vingt pièces, où du premier au dernier mot il n'y ait pas trace de talent.



Ne reprochez pas à MILPHION le terre à terre de ses sentiments : il est né dans l'ergastule, où son père rapiéçait de vieilles nippes ; sa mère tirait le cordon. Enfant, il sut plaire par sa mièvrerie, et comme il marqua de bonne heure une facilité pour le théâtre, son maître lui donna le soufflet qui affranchit. Il en a reçu d'autres. C'est son affaire : pourquoi l'honneur de MILPHION vous serait-il plus chatouilleux qu'à MILPHION lui-même ?

MILPHION pense comme vous et moi qu'il importe de détruire Carthage ; car, si c'était Rome qui fut détruite, en quel lieu du monde représenterait-on dorénavant ses comédies ? Il applaudit de tout son cœur à tant de braves soldats qui défendent la patrie, et implicitement ses recettes, et il gémit de ne les pouvoir suivre au combat : mais il est né esclave ; il a aussi une maladie supposée ; enfin, s'il n'écoutait que son courage et que par hasard il se fit tuer, quelle perte pour l'art dramatique ! Il est plus utile à l'État en continuant d'exercer cette profession quand personne n'y songe plus. Aussi travaille-t-il sans relâche. Il suffit à toutes les commandes et fait encore des provisions. MILPHION pense qu'il faut détruire Carthage, mais que cela ne presse point. Il consent que la guerre dure : elle supprime ou

elle occupe tous ses rivaux; et il sait bien qu'il ne sera jamais que le dixième tant qu'il en restera dix, mais le premier s'il n'en reste qu'un.



« Dans la république des lettres, le talent ni la réputation ne sont pas toujours à la rigueur en raison inverse du succès; mais dans la province du théâtre, une première victoire, obtenue par surprise, est seule pardonnée; la récidive ne l'est point, la continuité de la chance déshonneure.

Il est vrai qu'une chute entache l'honneur aussi gravement, et que si l'on en juge par les outrages qu'essuie un auteur siifié, mieux vaudrait pour lui avoir tué son père ou sa mère. Mais cela dure quarante-huit heures et ne passe point les feuillets du lundi, au lieu que les Erynnies poursuivent Oreste jusques aux portes du tombeau.

Peut-être qu'après la guerre, il ne sera plus question de toutes ces ridiculités, et qu'elle nous rendra le sentiment des proportions.



« Ainsi qu'un Dieu sur les nuages, LÉON, que l'on a surnommé Napoléon, marche sur le boulevard à pas comptés, à tout petits pas. Il se rend à ses théâtres. Il n'en dirige qu'un, mais il le met au pluriel, comme les bourgeois qui ont un appartement de trois mille francs disent *mes salons*.

LÉON est court, LÉON est lourd, et s'il ressemble à une poire, ce n'est pas de tête, comme Louis-Philippe, mais de partout. Il a le ventre doré, de grosses mains au bout de petits bras, et le crâne si nu que la décence l'oblige à porter perruque. Il met dessus un petit chapeau, et il s'en va, en se dandinant, vers ses théâtres, l'après-midi pour assister à la répétition, le soir pour palper la recette.

Quand il franchit le seuil, il touche le bord de son chapeau. Ce n'est pas le portier qu'il salue, mais le lieu même où il entre et que déjà sa présence consacre. Il crie d'en bas : *Je n'y suis pour personne*. Il fait le tour du plateau en tenant ses deux mains dans ses poches, et les bonjours qu'il donne sont des signes du menton. Puis il s'enferme dans son cabinet, où il écrit des lettres de deux lignes pour refuser des billets de faveur, tout en songeant quels sont les décors de quoi on pourrait se resserrir, et les comédiens de qui on pourrait rogner les appointements.

L'hygiène veut qu'il boive à trois heures un verre d'eau de Vittel ou d'Evian, et qu'il ait, à quatre heures, un accès de colère. Il mande alors l'auteur et la principale interprète, et, dès qu'il les voit paraître, il les injurie. Il est naturellement grossier; mais, comme tous les gens de théâtre, il ne sait point achever une phrase. Il aime mieux tout dire d'un mot. On s'amuse à le déconcerter en disant ce mot avant lui. Il reste court, puis il crie : *Je ne peux pourtant pas perdre trois mille francs tous les soirs!* En effet, il ne le peut pas. Le miracle est que, ne les pouvant point perdre, il les perd. Un prodige plus grand est que, les perdant, il a fait fortune. Il ne la doit pas à son intelligence : c'est un sot. Mais il a de l'autorité. Il dit *Je veux si impérieusement qu'on croit qu'il sait ce qu'il veut.*

Il ne le sait point, il est à la merci du hasard, et il pratique son métier comme jouent à la roulette ceux qui ne savent point jouer. Il n'a pas plus de méthode que de martingale. Pour mener un théâtre, il faudrait savoir le monde, connaître l'âme des hommes ou, au moins, pressentir le goût du public, avoir un peu de lettres. Léon sait lire, écrire et surtout compter. Il prodigue cependant les avis aux meilleurs auteurs. Il disait à un académicien : « N'oubliez pas que votre jeune première est à l'âge critique où toutes les filles de bonne société marchent avec le valet de chambre. »

LÉON est la première dupe de son assurance, et il croit aussi que c'est lui qui conduit sa barque, alors que c'est le courant qui l'entraîne. Rien ne l'a jamais embarrassé, parce qu'il supplée par la décision la volonté qui lui manque. Il n'hésite point, il agit : à tort et à travers, mais il agit. La guerre même

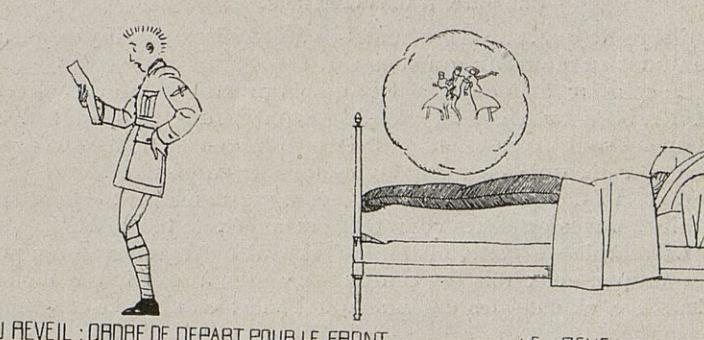
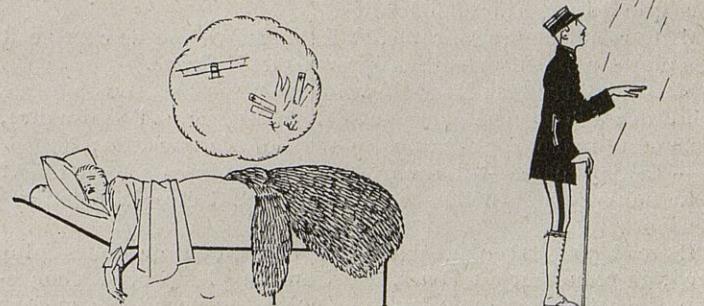
## LES ELEGANCES DE L'AVIATION SUR LE FRONT... ET A L'ARRIÈRE



SUR LE FRONT LA PLUS PARFAITE CORRECTION S'IMPOSE

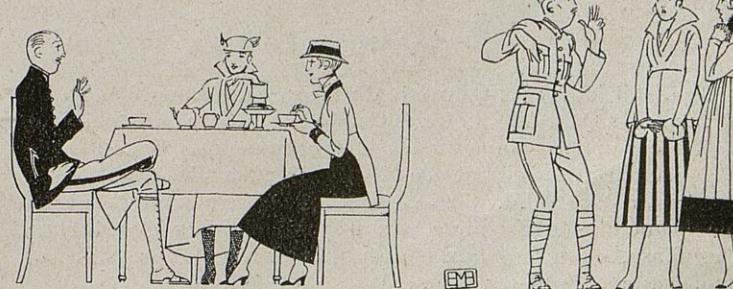


A L'ARRIÈRE UNE TENUE FAROUCHE SAUVE LES APPARENCES



AU REVEIL : ORDRE DE DEPART POUR LE FRONT

LE REVE

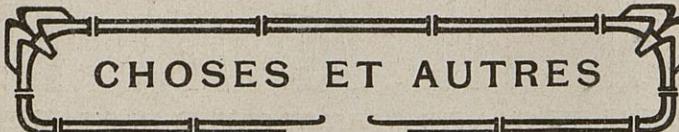


IL EST ÉLEGANT POUR L'AVIATEUR DE NE RACONTER QUE SES PROUesses EN AUTOMOBILE

IL EST D'USAGE QUE L'AUTOMOBILISTE DE L'AVIATION RACONTE SES VOLTS AUDACIEUX

ne l'a point surpris ni étonné, encore qu'il ne l'eût pas prévue; car Léon n'est point Cassandre. Il a fait son devoir de patriote, c'est-à-dire qu'il a continué de diriger son théâtre, et ainsi contribué pour sa part à la reprise des affaires. Il a d'abord fait relâche, et ensuite il n'a plus fait relâche. Comme il faut songer à l'avenir, et à l'art de demain, il a repris de vieilles pièces. En somme, il n'y a pas de changements si grands, sauf que Léon ne perd plus trois mille francs tous les soirs : il a tant retranché sur les dépenses qu'il fait ses frais, et il ne sait vraiment pas de quoi son petit personnel se plaint.

THÉOPHRASTE II.



Ils n'en ont pas en Angleterre...  
Croyez-vous?

Le correspondant du *Journal des Débats*, à Londres, nous conte que les censeurs anglais censurent jusques aux citations. Dernièrement, un rédacteur lettré avait cité en son article un vers de Kipling : *The captains and the kings depart*, qui signifie (traduisons pour ceux de nos lecteurs qui préféreraient encore l'enseignement de la langue allemande), qui signifie donc : Les capitaines et les rois s'en vont. Les trois mots *and the kings*, furent biffés par le censeur. Un M. P., M. Outhwaite interpella le ministre de l'Intérieur à ce propos, moins, j'imagine, par indignation que par curiosité.

Et le ministre répondit sérieusement :

— Le gentleman qui a supprimé ces trois mots *and the kings*, a pensé que, n'y ayant pas de rois présents, il serait inexact de dire que les rois s'en étaient allés.

Cette rigueur est admirable, et Buloz lui-même ne corrigeait pas plus scrupuleusement les épreuves de la *Revue*.

Mais l'interrogant M. Outhwaite n'est pas si sensible que feu Buloz à la propriété des mots. La moutarde, si l'on ose dire, lui a monté au nez, et il a posé cette seconde question :

— Le pays paiera-t-il encore des appointements à cet idiot ?

Le ministre a gardé le silence, qui est peut-être la leçon des censeurs.

Cette leçon est demeurée sans effet. Peu de jours plus tard, un rédacteur du *Times*, décrivant tous les procédés concevables d'attaque et de destruction, a cité deux vers de Browning :

Twenty-nine distinct damnations  
One sure, if the other fails.

qui signifie que, sur vingt-neuf, si vingt-huit ratent, il y en aura toujours au moins un qui réussira.

Le censeur, à ce coup, a jugé que la précision était excessive, et il a biffé *twenty-nine*, vu que les méthodes pour détruire l'ennemi sont diverses et peut-être nombreuses, mais qui oserait affirmer qu'elles soient au nombre de vingt-neuf ?

Cette fois, c'est le *Times* lui-même qui demande : « Peut-on croire que les censeurs comptent parmi eux de tels idiots ? »

La morale de cette histoire, c'est qu'en Angleterre on a pu traiter par deux fois les censeurs d'idiots, à la tribune de la Chambre, et dans les colonnes du *Times*; et les censeurs ont encaissé.

Voilà ce qui ne se passerait pas chez nous. Voulez-vous parler ? Eh bien, risquez le coup. Moi-même, je ne m'y hasarderais pas.

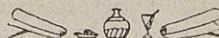


On disait jadis : les Quarante de l'Académie française, M. Un tel, l'un des Quarante. Cette façon de compter n'était pas trop inexacte dans le temps où les membres défunt étaient remplaçés environ un mois après leur mort; mais les traditions se perdent, même à l'Académie, et cette période électorale a semblé beaucoup trop courte, sinon aux candidats que torture l'angoisse, du moins aux électeurs et à un certain nombre de dames que ce petit jeu amuse.

L'an dernier, quand il s'est agi de donner en juin un successeur à Jules Claretie, mort en décembre, personne n'a voulu entendre parler. On a remis le scrutin « après vaca-

tions », et comme Henry Roujon était mort dans l'intervalle, on a résolu de faire ensemble deux académiciens nouveaux à la rentrée. Mais la guerre est survenue ; la croyance universelle était qu'elle ne durera pas six mois, on a remis à la fin des hostilités les trois élections — car notre pauvre Jules Lemaître était mort le jour même de la mobilisation.

La guerre a déjà duré quinze mois et la croyance universelle est maintenant qu'on ne sait que croire : on ne fait plus de pronostics. En attendant, l'Académie a perdu trois autres membres, le comte de Mun, Alfred Mézières et Paul Hervieu. Comme les quatre derniers élus n'ont pas encore pris séance, ils ne sont plus que trente qui aient droit de vote, desquels il faut retrancher deux ou trois qu'on ne voit pas souvent au Palais Mazarin. Aussi les académiciens prudents songent-ils qu'il faudrait en toute hâte pourvoir aux fauteuils vacants. Mais un autre souci les ronge : la mort, qui ne choisit pas, n'a pas également frappé à droite et à gauche, et l'équilibre, dit-on, est rompu. Les plus nombreux abuseront-ils de leur avantage, ou bien verrons-nous à l'Académie, comme ailleurs, le triomphe de l'union sacrée ?

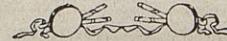


M. Chevillard, qui a toutes les audaces, a aussi toutes les malices !

Il nous a donné encore du Beethoven ! Mais, le premier dimanche, il a joué la *Symphonie héroïque* : le dimanche suivant, il a joué l'ouverture d'*Egmont*.

Vous n'ignorez pas... (Je n'ai pas ma grande Encyclopédie sous la main : je serai sobre de détails) — vous n'ignorez pas que le comte d'Egmont était un grand seigneur des Pays-Bas, qu'il se révolta contre la tyrannie de Philippe II, qu'il fut arrêté par ordre du duc d'Albe et décapité en 1568 en même temps que l'amiral de Horn. Vous n'ignorez pas davantage que le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, était le von Bissing de l'époque. Vous n'ignorez pas enfin que l'*Egmont* de Beethoven est une musique de scène pour l'*Egmont* de Goethe.

Le choix de cette ouverture était donc fort ingénieux, et le public français, qui ne hait pas les allusions, n'a pas ménagé ses applaudissements à M. Chevillard. M. Chevillard est le plus spirituel, et — ce qui ne gâte rien — le plus musicien des chefs d'orchestre.



La dernière matinée artistique à la Sorbonne, fut l'occasion d'un triomphe pour le maître Saint-Saëns : triomphe d'auteur, triomphe de pianiste, triomphe de chef d'orchestre, triomphe de poète et même petit triomphe intime de chanteur... Durant l'audition de la *Marseillaise*, que Mme Lapeyrette fit acclamer, il suffisait de ne pas être trop éloigné de l'estrade pour entendre le maître chanter les couplets à demi-voix, et c'est tout juste si, à la fin de l'hymne nationale, il ne vint pas saluer le public. Le maître a tant de cordes à son arc ! Son nom figurait bien six fois au programme...

Notre grand collectionneur de cordes aime moins les cuivres. Il y eut, en effet, un léger incident. L'orchestre comprenait deux cuivres de plus qu'on ne l'avait prévu : ce fut le sujet d'une petite algarade que fit le maître à l'organisateur de ces belles solennités, M. Cortot. M. Saint-Saëns n'était pas content de ce supplément d'instruments... Ah ! ce n'est pas en Allemagne qu'on se plaindrait d'avoir trop de cuivres !

Tout se passa fort bien pourtant, et *Phaéton* connut le gros succès. La *Rhapsodie d'Auvergne* également, et, de même le *Quatuor d'Henri VIII*, transcrit pour piano.

Il faut bien dire que M. Saint-Saëns connaît son clavecin comme personne. Au moment où on le félicitait de sa virtuosité, il déclara :

— Heureusement, le temps est beau ; je ne sais pas jouer quand il fait mauvais !

Au même instant on vit entrer un spectateur tout ruisselant : la pluie, dehors, faisait rage. Le talent du maître n'est pas aussi barométrique qu'il veut bien le dire.

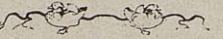
Au cours du spectacle le public avait eu l'occasion d'applaudir une rare artiste, Mme Gabrielle Gills. C'est un nom bref, destiné à devenir retentissant, et qui le sera déjà si la voix des canons

ne couvrait à cette heure celle des cantatrices; on ne saurait imaginer organe plus pur que le sien, ni, au service de cet organe, un art plus sobre, plus nuancé, plus délicat. Ah! quand on pourra rechanter du Mozart!...

N'oublions pas M. Francell, bissé dans un air d'actualité de M. Xavier Leroux, ni M<sup>me</sup> Delvair, belle et grave, ni M<sup>me</sup> Herleroy, qui a l'air d'une princesse du XVIII<sup>e</sup> siècle à monter à l'échafaud. Elle n'est pas, fort heureusement, une exécutante, mais une exécutive. Elle interpréta la *Phryné* de M. Saint-Saëns et le maître, par la bouche de M. Romain Coolus, déclara qu'il n'avait jamais rien entendu de pareil. M. Romain Coolus doit avoir le don, lui, d'interpréter les rêves, car pendant qu'on chantait *Phryné*, M. Saint-Saëns s'était légèrement assoupi.



Il est curieux qu'en France, où la plupart des écrivains, du moins aujourd'hui, ne savent pas écrire, tous les hommes de métier écrivent très bien, pourvu qu'ils n'aient aucune prétention littéraire. A la fin du dix-huitième siècle et jusque environ le milieu du dix-neuvième, les médecins et les biologistes ont donné de meilleurs exemples de style que tels romanciers à succès, et nous aimions de voir, dans les morceaux choisis à l'usage des classes, plus de Claude Bernard et de Bichat, pour ne citer que ces deux noms. Stendhal étudiait dans le code civil, non les lois, mais l'art de mettre la pensée en formules; et un de nos contemporains, qui n'a jamais pu prendre l'habitude de dire « *Je vous cause* », même au téléphone, nous assurait que c'est en rédigeant des solutions de problèmes qu'il a redressé sa syntaxe et approprié son vocabulaire.



Les médecins d'à présent ne se piquent plus de bien écrire; c'est dommage. Quant aux législateurs, on sait quel charabia ils parlent! Il n'en est pas de même des militaires. Les proclamations du général Joffre sont admirables. Les six lignes que le général Galliéni a fait afficher en septembre 1914 sur les murs de Paris n'ont pas eu un moins grand succès. Nous les savons par cœur et nous ne les oublierons plus. Aucun texte classique n'a jamais été analysé avec plus de soin. Même, certains esprits subtils y ont voulu découvrir, outre le male engagement de tenir jusqu'au bout, une certaine ironie assez dédaigneuse qui n'était pas pour nous déplaire, mais qui sans doute ne s'y trouvait point.

Depuis ce papier mémorable, le Général n'avait rien publié. Il n'a pas voulu quitter le gouvernement de Paris sans nous faire ses adieux, qu'il a adressés, sous forme de lettre, au président du conseil municipal, et cette lettre est fort belle encore. Elle rend aux Parisiens un hommage qui les touche d'autant plus qu'ils ont conscience de le mériter.

Ils méritaient aussi d'avoir un gouverneur militaire qui les consolât de perdre un Galliéni. Aucun choix ne pouvait leur être plus agréable que celui du héros de l'Ourcq. Le général Maunoury, qui a sauvé Paris l'année dernière, est mieux que tout autre à sa place dans l'hôtel du gouvernement. Il a notre reconnaissance et aussi notre affection. Il est populaire, et nous savons pourquoi: à soixante-huit ans, le vainqueur de l'Ourcq s'est fait blesser dans la tranchée comme un soldat de seconde classe. Il avait tort de s'exposer; mais, en France, on n'obtiendra jamais des officiers supérieurs et généraux qu'ils renoncent à la bravoure personnelle; et comment voulez-vous que tous les Français, même les civils, ne soient pas prêts à se faire tuer pour cet homme-là?



On a un peu souri des affiches que M. Millerand, à la veille de quitter le pouvoir, a fait apposer dans les gares et wagons du métro, et, en général, dans tous les lieux publics:

Taisez-vous!

Méfiez-vous!

Des oreilles ennemis vous écoutent.

Les gens qui sourient ne s'entendent pas parler. Jamais cet avis paternel de l'ex-ministre de la Guerre n'a été plus à propos. Il est malheureusement à craindre que les perruches n'en fassent pas leur profit. Celles-là, il ne suffit pas de les avertir,

il faut les mettre à l'ombre. On l'a déjà fait une ou deux fois, il n'y a aucune raison pour ne pas recommencer.

« L'émotion des premiers jours de la guerre a sans doute provoqué en France une méfiance excessive à l'égard des espions. Cette méfiance a disparu. Au cours de mon voyage, je n'en ai trouvé que très rarement des traces. Il m'a paru que les Français continuaient de parler comme autrefois, en présence des étrangers et des inconnus, avec une entière franchise. »

Qui écrit cela? Un docteur, Hans Vorst, correspondant du *Berliner Tageblatt*, qui vient de faire un long séjour en Angleterre et en France, et qui publie ses « impressions » dans le journal précité. Nous savons ce que « correspondant » veut dire. C'est un aimable euphémisme. Les « impressions » du docteur Hans Vorst ont de quoi nous inquiéter, s'il a fait le tour des thés à la mode ou s'il a été reçu dans le dernier salon où l'on cause. Quand sera-t-il fermé, le dernier salon où l'on cause? Nous n'avons jamais souhaité si ardemment la mort de la conversation!



La manie de changer le nom des rues devient terrible. Tout ce qui, de près ou de loin, rappelle l'Allemagne, doit disparaître. Est-ce que nous deviendrons pareils à des taureaux ahuris, devant qui il suffit d'agiter un petit chiffon rouge pour qu'aujourd'hui ils se précipitent, tête baissée? Ici le chiffon serait un drapeau prussien.

Heureusement que, débordé par les demandes, le Conseil municipal a eu l'idée d'ajourner à la fin de la guerre l'examen de ces propositions. Dans l'intervalle on aura peut-être le temps de réfléchir, ne serait-ce qu'à cette petite chose si simple: c'est que, neuf fois sur dix, le mot, le mot détesté, est inscrit au coin de la rue ou du pont pour commémorer une victoire française. Et alors, si on supprime tous ces noms étrangers pour les remplacer par les noms de bons Français, fussent ceux des plus sympathiques poilus, nous deviendrons ainsi un peuple sans victoires. Le pont d'Iéna, ça rappelle un souvenir plutôt flatteur pour nos armes. Faudra-t-il le débaptiser parce que la ville d'Iéna est en Prusse. Et l'avenue de Wagram?...

Et puis, si comme j'en ai le ferme espoir, nous y entrions à Berlin, il ne serait peut-être pas si sot de refaire une rue de Berlin. J'ai idée que les Boches en seront moins heureux que vexés.

Pour l'instant, la manie sévit avec virulence. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Wilhem, compositeur de musique, d'ailleurs sans génie, qui ne « trinque ». Il a donné son nom obscur à une rue, toute petite, à Auteuil et à la station du métro qui fait le coin de la rue. Ce qu'il prend! Les bonnes gens de ce quartier paisible le confondent tout simplement avec le kaiser.



C'est une vague qui monte. Espérons qu'elle redescendra. L'autre jour, elle a failli recouvrir le blanc pavillon de marbre qui se dresse, pur et magique, dans le plus grec des paysages. Pauvre Henri Heine! Car c'est de lui qu'il s'agit.

Un jeune érudit, bien intentionné, mais un peu naïf, n'a rien trouvé de mieux que de publier (au fait, sont-elles si inédites que cela?) quatre ou cinq lettres que le poète, malade et pauvre, écrivait à la baronne de Rothschild pour obtenir des secours de sa générosité; et trois ou quatre autres qu'en même temps il envoyait à un ami pour se soulager, par quelques railleries d'ailleurs aiguës, des compliments excessifs qu'il s'était cru obligé d'adresser à la puissante et fastueuse dame.

Et M. L. V... de conclure: « Comme cette ingratitudine est bien allemande! Il n'y a qu'un Boche pour faire des choses comme ça! »

Voyons, Monsieur, un peu de tenue, que diable! un peu de mesure! Allez-vous oublier si vite qu'Henri Heine était un ami de la France, qu'il a dit sur les Français les choses les plus exquises, les plus sensées, les plus flatteuses, et qu'il s'est adorably moqué des Prussiens? Allez-vous suspecter tout cela parce qu'un malheureux artiste a fait quelques petites plaisanteries sur son Mécène. Quand on connaît les Mécènes, pourtant!...

# LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LE SERBE HÉROIQUE

lâchement attaqué par les Barbares d'occident et poignardé dans le dos par le Bulgare.

(Punch, de Londres.)



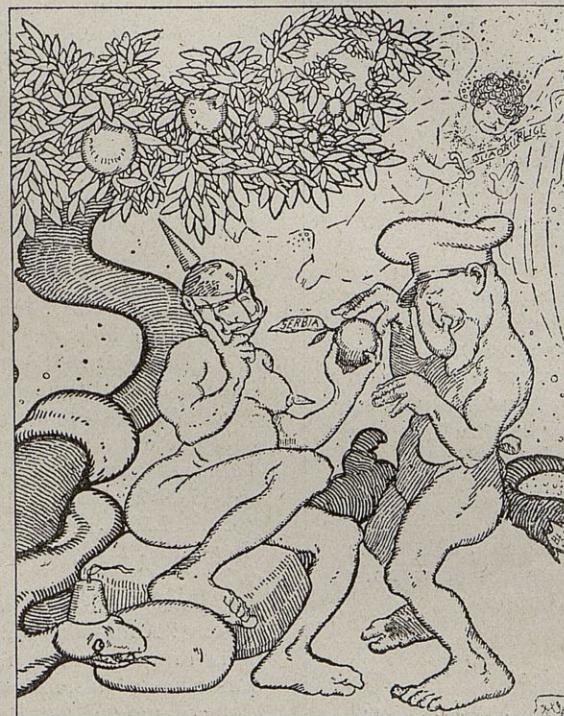
LE FLÉAU DU MONDE

LA PESTE. — Salut, maître! Je ne tue les hommes que par milliers : toi tu les massacres par millions!

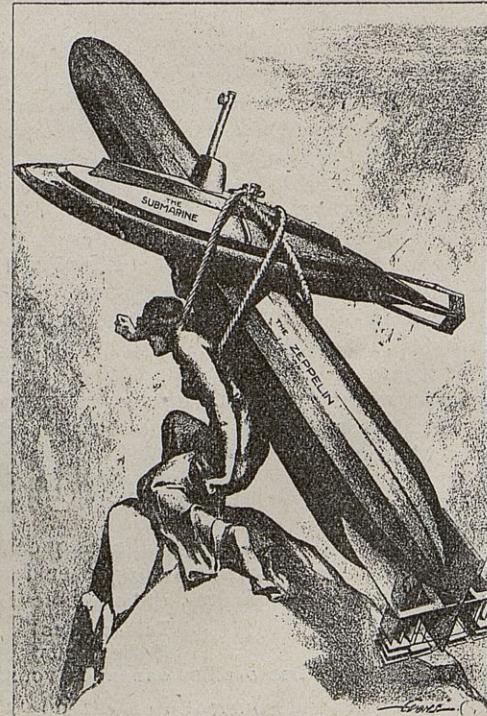
(The Bulletin, de Sidney, Australie.)



ENTRE LE DIABLE ET L'ABIME  
la Grèce ne sait quel part prendre.  
(The Passing Show, de Londres.)



LE FRUIT DÉFENDU  
offert par Eve-Wilhelmine à Adam-Ferdinand.  
'Numéro de Turin.'



L'HUMANITÉ PORTE SA CROIX,  
une croix de fer forgée par les Germains.  
(Puck, de New-York.)

## SEMAINE FINANCIÈRE

Le marché est extrêmement calme et les échanges n'ont repris aucune activité, malgré l'abondance des nouvelles politiques qui, en d'autres temps, auraient influencé sensiblement les cours.

La situation critique, que la Bulgarie vient de créer dans les Balkans, n'a pas eu une répercussion trop fâcheuse sur l'allure générale qui reste assez satisfaisante.

Le remaniement ministériel n'a pas autrement ému la Bourse. Celle-ci est satisfaite du maintien de M. Ribot au ministère des Finances et de l'entrée de M. Cambon aux Affaires Étrangères. Quelques banques ont été en vedette et se sont relevées, telles que la Banque de France, la Banque de Paris et le Crédit Lyonnais; on doit signaler aussi la fermeté des Chemins Espagnols et de quelques titres de Sociétés métallurgiques, comme l'Action Coula.

On s'est entretenu cette semaine des conditions dans lesquelles l'emprunt français 5/0 projeté pourrait être présenté au public. Mais on conçoit avec quelle réserve il convient aujourd'hui de les discuter; car, sauf la condition de prix, toutes les autres doivent être déjà arrêtées dans l'esprit du ministre des Finances responsable. E. R.

## PARIS - PARTOUT

**Moulin de la Chanson.** Emile Wolff, directeur. Tél. Gut. 40-40.  
Triomphe pour Louis Baldy  
Imitateur inimitable  
Que l'on vient — au sortir de [table,  
Applaudir pour son bel esprit!  
Triomphe pour Hyspa — classique,  
Georges Arnould — Paul Marinier,  
Deyrmoy, Folrey — bons chansonniers,  
Cazol et Gros — au genre unique,  
La Revue avec Maud Loty,  
Harnold, Helly, Salviati.

Jeudis, dimanches et fêtes, matinées à trois heures.

Aimez-vous les bons vins et la bonne chère?  
Allez chez Lapré, 24, rue Drouot.

Mille recettes sont échangées pour la beauté du teint, mais les Parisiennes ne s'y trompent pas: l'Eau de Roses de Syrie a toutes leurs préférences. C'est qu'elle est salutaire et si douce qu'on l'emploie pour la toilette des bébés. Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin.

## LES GRANDS HOTELS

**AGAY** (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1<sup>er</sup> ord. Confort mod.

**AIX-LES-BAINS.** — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

**BEAUSOLEIL** (Alpes-Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

**CANNES.** — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

**CANNES.** — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

**CANNES.** — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

**CHANTILLY.** — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

**CHATEL-GUYON** (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

**FUMADES (LES)** (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

**GRANVILLE.** — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1<sup>er</sup> ordre. Garage.

**MONTE-CARLO.** — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

**NICE.** — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

**VICHY.** — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

## Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.  
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

**Miss RÉGINA** Soins d'Hygiène. American manuc. Spéc. p. dames. M<sup>e</sup> de l'ord. 18, r. Tronchet, 1<sup>er</sup> à dr. s. entr. (10 à 7). Madeleine.

**Massothérapie** BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

**Hygiène et Beauté** p. les Mains et Visage. M<sup>e</sup> GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

**MANUCURE HYGIÈNE.** Nouvelle Installation. Miss DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3<sup>e</sup> étage.

**MARIAGES** RELATIONS MONDAINES UNIQUES Renseign. gratis de 2 à 7 h. Entrésol (English spoken).

**Hygiène PAR DAME DIPLOMÉE** Expertise 2, rue Méhul, 3<sup>e</sup> s. entr. (Opéra).

**RENSEIGNEMENTS** de t<sup>es</sup> sortes, Indicat. mond. Discret. M<sup>e</sup> LE ROY, 102, r. St-Lazare, entr. (2 à 7 et dim. et fêt.).

**BAINS HYGIÈNE,** Confort moderne. M<sup>e</sup> ROLANDE, 8, rue Notre-Dame-des-Victoires (2<sup>e</sup> étage).

**M<sup>e</sup> G. DEBRIVE** Leçons d'Anglais par jeune femme. 9, r. de Trévise, 1<sup>er</sup> ét. (2 à 7). Dim. fêt.

**Soins d'hygiène** FRICTIONS. MÉTHODE ANGLAISE. M<sup>e</sup> LÉA, 32, r. Pigalle, 1<sup>er</sup>. Dim. et fêt.

**MARIAGES** Relations mondaines, Renseignements. M<sup>e</sup> TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

**A RETENIR**  
La LIBRAIRIE des DEUX GARES  
54, Boulevard Magenta, Paris.  
Envoi gratis sur demande du Catalogue de Livres.

## RARE BOOKS

Brantôme : *Lives of Fair and Gallant Ladies*. 2 Vols. . . . . 40 fr.  
One Hundred Stories : (*Les Cent Nouvelles*). Fine, rollicking tales, boisterous and spicy, old style, 1 Vol. . . . . 25 fr.  
The Diary of a Lady's Maid : Fine Novel, illust. 20 fr.  
Aristophanes : *The Eleven Comedies*: only complete, genuine trans. with Notes, 2 magnif. Vols. 60 fr.  
The Ethnology of the Sixth Sense, thick vol. full of curious facts concerning the sense that dominates men . . . . . 20 fr.  
The Ladies' Man : (*Guy de Maupassant*), modern Novel . . . . . 8 fr.  
The Merry Order of St. Bridget, 1 vol. hf leather. 40 fr.  
The Jocose Tales of Poggio, 2 vols, parch. covers. 20 fr.  
Catalogues : *New and Secondhand Books* (free) for 0.50  
THE PARIS BOOK-CLUB, 11, rue de Châteaudun, Paris 9<sup>e</sup>

**M<sup>e</sup> ANDRÉE** MANUCURE-HYGIÈNE (Dim. et fêtes) 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2<sup>e</sup> ét. (10 à 7).

**MISS GINETT'S** AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

**M<sup>e</sup> DELIGNY** SOINS D'HYGIÈNE, M<sup>e</sup> 1<sup>er</sup> ord. (1 à 7) 42, r. de Trévise, 3<sup>e</sup> dr. (t. l. j. et dim.)

**MARIAGES** RELATIONS MONDAINES ; 4<sup>e</sup> année. M<sup>e</sup> MORELL, 25, rue de Berne (2<sup>e</sup> g.).

**HENRY FRÈRE & SCEUR.** TROUVENT TOUT. 148, r. Lafayette (2<sup>e</sup> ét. à g.). Même dim. et fêt.

**Hygienic Treatment** PAR SPECIALISTE 23, bd. des Capucines (Opéra)

**BAINS-MANUCURE** HYGIÈNE. (Fermé dim. et fêtes). 19, r. St-Roch (Opéra)

**MARIAGES** RELATIONS MONDAINES. Renseign. gratis. M<sup>e</sup> VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1<sup>er</sup> ét. g.).

**GRAVURES** GALANTES de GERNA. Séries à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox, MADRID (Esp.).

**LYETTE de RYSS** MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Elegante installation. 180, rue de Tocqueville, 3<sup>e</sup> à gauche (11 à 7).

**M<sup>e</sup> LUCETTE** LEÇONS D'ANGLAIS-FRANÇAIS 42, rue Ste-Anne, Entresol (10 à 8).

**SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS**, par Dame dipl. M<sup>e</sup> DUNENT, 66, r. Lafayette, 1<sup>er</sup> sur ent. (10 à 6).

**Miss THIRTEEN** MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1<sup>er</sup> à dr.

**HYGIENE** MANUCURE. M<sup>e</sup> DILSONN 27, RUE DE MOSCOU

**MANUCURE-SOINS** M<sup>m</sup> MAUD et TÉLLIG 48, r. Rochechouard, Entresol.

**M<sup>e</sup> Jane LAROCHE** Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2<sup>e</sup> ét. gauch.).

**M<sup>e</sup> BOYE** Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1<sup>er</sup> à g.

**Miss MOHAWK** de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE. 27, rue Cambon, 2 étage (1 à 7). EXPERTE ANGLAISE (Ne pas confond. avec rez-de-chaus.).

**Miss DAISY** ANGLAISE. Unique en son genre. Renseign. mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 (Opéra)

**Lady EDWIG** MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. Marché S<sup>e</sup>-Honoré (ap.-midi) Opér.

**Soins d'Hygiène** Tous renseign. mondains. M<sup>e</sup> HENRY, 2, rue Biot, 3<sup>e</sup> ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

**JANE FRICTION.** Méthode anglaise, par 7, Faub. St-Honoré, 3<sup>e</sup> (Dim. et fêtes.) Experte

**English Manucure** M<sup>e</sup> de l'ord. 65, r. de Provence (ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

**M<sup>e</sup> BERENICE** Relations mondaines. 4, Cité Pigalle. Trudaine Tél. 52-21.

**Spécial TRAITEMENT-FRICTIONS-MANU.** M<sup>e</sup> Villa 14, fg. St-Honoré (ent. d. Eng. sp. 1 à 7) Villa

**INOVA** 11, rue des Tournelles, Paris. Renseignements intimes, Informations confidentielles, etc. Répond gracieusement à toute demande. Représentation. Achat et Vente Livres, Gravures, Estampes. Sur demande envoi foio d'un joli choix spécimen contre 5 ou 10 fr. en bon poste en blanc.

**Manucure PÉDICURE.** Tous Soins d'Hygiène. M<sup>e</sup> HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

**JANINE** HYGIÈNE. 9, rue Henner, 1<sup>er</sup> à dr. (10 à 7), 9<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>. Superbe installation nouvelle.

**MANUCURE** Confort moderne. M<sup>e</sup> JOUFFRIEAU, 14, rue Manuel, 2<sup>e</sup> ét. (10 h. à 7 h.).

**M<sup>e</sup> Andrey** MANUCURE ANGLAISE. Méthode nouv<sup>III</sup>. 47, r. d'Amsterdam, 2<sup>e</sup> à g. Dim. et fêtes.

**JEAN FORT**, Libraire Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.



— Allons, souffle, caporal boy-scout !... Tu m'offriras ta rose après.